

Louis Guilloux

Le pain des rêves



folio

Louis Guilloux

Le pain
des rêves

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1942.*

Louis Guilloux est né en 1899, à Saint-Brieuc. Son père était cordonnier et actif militant socialiste, comme Guilloux l'a raconté dans *La maison du peuple*. Au lycée, il a pour professeur de philosophie Georges Palante, dont il s'inspirera pour composer le personnage de Cripure, le pathétique héros du *Sang noir*. Et il a pour compatriote et ami d'adolescence celui qui deviendra le philosophe Jean Grenier. Guilloux exerce divers métiers, se marie en 1924, publie *La maison du peuple* en 1927. Il a été secrétaire du premier Congrès mondial des écrivains antifascistes en 1935, puis responsable du Secours rouge, qui vient en aide aux réfugiés de l'Allemagne hitlérienne, puis aux Républicains espagnols. André Gide l'invite à l'accompagner dans son célèbre voyage en U.R.S.S.

Louis Guilloux a reçu le prix Renaudot en 1949 pour *Le jeu de patience* et le Grand Prix national des Lettres en 1967 pour l'ensemble de son œuvre. Louis Guilloux est mort en 1980.

Le pain des rêves a été écrit au plus noir de l'Occupation. Que pouvait-on faire d'autre, en 1941, qu'un livre de pauvreté toute nue, un retour aux souvenirs d'enfance ? Et comment conjurer la nuit hostile et froide, sinon en recréant la chaleur du foyer ?

Avec la mémoire du cœur, disparaissant derrière l'enfant qui se souvient, le narrateur retrouve sa maison et sa famille : le grand-père qui travaille de l'aube à la nuit à la place du père mystérieusement disparu, la mère qui ne pense jamais à elle, le grand frère Daniel embarqué sur La Frivole et Pélo, le petit infirme. Les cousins dispersés dans le monde, au Canada, en Inde, au Dahomey, parent la famille de prestiges imaginaires. Chacun y pense à sa façon, d'ailleurs chacun a

ses rêves et ses joies. Grand-père n'avoue que très tard sa passion pour les concerts publics. Quant au narrateur, il trouve « son pain » partout, mais le théâtre le fascine ; il ne peut entrer qu'au troisième acte... jusqu'au jour où il prend le risque d'escalader l'échelle des pompiers. « Tant de peine pour un spectacle si vain ! pensera-t-il plus tard ; qui de nous, au moins une fois, ne s'est trompé dans ses amours ? »

Tous ces menus faits prennent leur place dans la chronique d'un temps proche et lointain où bonheur et misère se confondent dans une tonalité ardente, dans un accent unique, celui de « la joie d'être ensemble à l'abri des hommes ».

« Je doute qu'aucun amour vaille celui des pauvres », dit Louis Guilloux dans Le pain des rêves.

PREMIÈRE PARTIE

Le grand-père

« *L'enfance est un paradis.* »

Mon livre d'école était farci de belles images, dont je m'enchantais. Il s'en trouvait deux surtout, où je revenais plus volontiers : deux images morales.

La première représentait un ouvrier rentrant chez lui, ivre et chancelant, la casquette de traviole, la moustache dégoûtante, l'œil mauvais et les poings déjà brandis. Sa femme, maigre et haillonneuse, ses enfants serrés d'épouvante autour d'elle, et son dernier-né sur les bras, regardait venir cet homme avec un air de désespoir où l'accusation même restait sans force. Le logis, sous les combles, n'était qu'un taudis. Du linge séchait un peu partout. Point de feu dans l'âtre, et rien sur la table. Tout était laid, triste : le tableau même de la misère.

Sur la page voisine, une autre image rayonnait. Il avait suffi que l'homme ne fût plus un ivrogne, pour que tout changeât. L'affreux taudis était devenu une

pimpante demeure. Plus question de combles, c'était une belle pièce claire et bien carrée que représentait l'image. Un fourneau rougeoyait, un vrai fourneau, avec son cendrier, sa chaudière et son robinet de cuivre. Plus de linge à sécher. Tout luisait, reluisait de propreté. Le plancher était net et blanc. Propre ! *On aurait mangé dessus!* Le buffet entrouvert montrait son abondante, sa joyeuse vaisselle. Aux murs, des petits tableaux — l'Angélus de Millet — et au milieu de la pièce, sur la table de famille recouverte d'une toile cirée toute neuve, une vaste soupière fumante.

Ah! Que c'était donc enchanteur! Quelle paix! Quelle félicité! La mère de famille portait un gai tablier bleu. Elle-même était jolie et souriante. On aurait dit une réclame. Elle ne tenait plus dans ses bras de nouveau-né, c'était sa grande fille qui se chargeait de ce soin, comme tous les jours quand elle revenait de l'école, où elle « poussait » sans doute pour devenir institutrice ou postière. Et rien qu'à la voir, on comprenait qu'elle décrocherait bientôt son brevet. Les plus petits lisaient autour de la table, ou jouaient avec de charmantes poupées. Et la mère tendait les bras à son mari, qui rentrait tout droit de l'usine, si net, lui aussi, si propre et si heureux, pas fatigué pour un sou et parfaitement d'accord avec lui-même et l'univers tout entier. Plein de force et d'un bonheur sage et vertueux. Encore une fois, que tout cela était donc encourageant !

Quoi ! Les choses étaient simples, tellement même qu'un esprit d'enfant comme le mien pouvait les comprendre. Ne suffisait-il pas d'être vertueux pour que le

bonheur apparût ? Et en quoi consistait la vertu sinon à ne point boire ? Comme c'était facile ! Encore fallait-il y penser. Un œuf de Christophe Colomb !

Notre instituteur ne manquait jamais d'insister sur cette facilité chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Il le faisait d'un air finaud, comme s'il eût expliqué à des niais de Sologne un truc si simple, que, tout niais qu'ils fussent, on aurait pu s'attendre à ce qu'ils le découvrirent eux-mêmes. Il ajoutait que l'économie est un autre moyen d'atteindre au bonheur. Et dans son esprit, le bonheur se définissait par la soupe aux choux, la propreté, l'absence de coups.

Si parlantes que fussent ces images, et malgré l'autorité du maître, des questions se posaient à moi, que je ne posais pas aux autres. J'eusse admis volontiers que l'ivrognerie était la source de la misère et l'économie son remède, s'il ne s'était trouvé que mon grand-père n'était pas du tout un ivrogne, et qu'il pratiquât l'économie.

Loin de s'enivrer, mon grand-père exprimait à l'égard de ceux qui s'adonnent à ce vice ignoble, un dégoût même excessif. Il était sans pardon pour eux. C'était au point qu'il ne mettait jamais les pieds à l'auberge. A son repas, il se contentait d'un verre de piquette et, souvent même, il y préférait de l'eau.

Qu'il y eût dans cette hostilité si persévérante de sa part, à ce qu'il nommait « la boisson », des raisons toutes personnelles, qui ne tenaient qu'à son caractère, cela n'est pas douteux. Quoi qu'il en fût, — je parlerai plus tard de sa pratique de l'économie, — il n'y

avait point chez nous de fourneau rougeoyant, de toile cirée sur la table, et ma mère ne portait pas de tablier bleu ; nous n'avions rien de ce que cette image si flatteuse proposait comme la récompense assurée du travail et de la vertu. Notre logis se peignait bien mieux dans la première des deux images. La grande différence, c'est qu'il n'était point fait sous des combles, mais dans une cave, au fond d'une cour.

La maison elle-même était une bâtisse ruineuse qu'on aurait dite faite avec les débris mal assemblés de plusieurs autres. Il semblait, ici, que les hommes s'y fussent pris comme les enfants dans leurs jeux de patience, qu'ils eussent tout mêlé, tout brouillé, puis tout abandonné dans la paresse d'un jeu maussade. Nul, hormis les savants locaux, les rédacteurs à nous inconnus de la Société d'Emulation, n'aurait su dire quelle avait été la première destination de cette maison, par qui elle avait été construite et pourquoi, si c'était un duc, un comte, un simple baron, ou tout bonnement un bourgeois, qui, tout d'abord, y avait logé. Car il se pouvait fort bien que notre maison eût de nobles origines, comme tant d'autres dans notre quartier. Une partie en avait été retapée, on ne savait plus quand, et semblait comme neuve, en comparaison du reste.

Le reste était formé d'une tour, où nul n'entrait jamais, ou l'on racontait qu'il se trouvait des oubliettes, d'un grand corps de bâtisse au toit crevé, aux murs décrépits, aux fenêtres toutes de guingois, et beaucoup sans vitres. Des tuyaux de poêles crevaient

ces fenêtres comme des canons leurs sabords, crachant tout au long du jour leur fumée piquante aux yeux et suffocante à la gorge. Du linge séchait dans la cour sur des cordes. Il y en avait aussi sur la rampe d'un escalier de bois qui, sur ce grand corps de bâtisse, grimpait jusqu'au premier étage, où il se continuait sous la forme d'un balcon. Un lierre romantique enveloppait la tour, mangeait les lucarnes rondes où jamais n'apparaissait la moindre lueur, sauf, parfois, sous le soleil couchant, quand un morceau de vitre, préservé par miracle, fulminait son éclat d'incendie.

Dans la cour même, le va-et-vient n'avait pas de cesse. Des femmes y venaient faire leur lessive ; elles descendaient leur baquet, rinçaient leur linge à une vieille pompe toute rouillée, qui ne donnait son eau qu'en gémissant. La marmite, en guise de lessiveuse, bouillait à petit galop sur un feu de bois.

D'autres fois, c'était un matelas qu'on refaisait. Et voilà la matelassière assise dans son coin d'ombre, un journal épinglé sur la tête pour quand tournerait le soleil. Elle aérail son varech, car il n'était pas question que personne ici connût le simple bonheur de coucher sur de la laine.

Du matin au soir retentissaient les piailleries des gosses, les criaileries des mères, que traversait de temps à autre le battement sec du marteau de la Pinçon roulant sur la pierre à battre comme sur un tambour, ou la sourde cloche du maillet de Durtail, le tonnelier, son voisin et le nôtre.

La Pinçon était savetière.

Restée veuve à trente ans, avec quatre petits becs à nourrir, la Pinçon n'avait pas hésité un instant : au lieu de chercher des ménages ou de se louer à l'usine, elle s'était dit qu'après tout, le métier de savetière ne passait pas les moyens d'une honnête femme, et, le lendemain même du jour où elle avait enterré son homme, elle prit le tablier du défunt, se posa devant le veilloir et examina la bricole.

Si souvent elle l'avait vu faire qu'elle en avait sans le savoir appris plus qu'elle ne le croyait ! La volonté, le courage et l'amour pourvoiraient au reste !

A la stupéfaction du quartier, le marteau de Pinçon qu'on croyait enterré avec lui, se réveilla, ce matin-là, et battit comme il avait toujours fait depuis des années, clamant à tous les échos sa joyeuse résurrection. Plus d'un en demeura bouche bée et l'oreille aux aguets. Et certains pensèrent qu'ils devaient rêver encore. Mais le marteau roulait sur la pierre à battre avec tant de vigueur, il répandait partout, avec tant d'empressement, son heureuse nouvelle, que le doute ne fut guère longtemps possible. Et quand le jour parut tout à fait — car ceci se passait en hiver et la Pinçon s'était levée avant l'aube — on vit la Pinçon installée sous sa fenêtre, sur le tabouret de son homme, râpant le cuir, le taillant, battant, clouant la semelle comme si, de sa vie, elle n'eût jamais rien fait d'autre. Et le chardonneret, dans sa cage, chantait.

Tant et si bien que Pinçon ayant été porté en terre un mercredi, il se trouva que, le samedi suivant, la plupart des bricoles qu'il avait promises à ses clients

étaient prêtes. Le coup de tranchet n'était pas encore très sûr, et quelques chevilles étaient plantées de travers, le pied-de-biche ayant bronché, mais l'ensemble était bien supérieur au travail du plus fin des apprentis, fort acceptable, même à ceux qu'une réponse si belle et si prompte au malheur n'eût pas touchés, et qui n'eussent mesuré l'ouvrière qu'à son ouvrage.

Et là-dessus, la galère vogua! Passé le premier moment de surprise, il parut à chacun naturel que la Pinçon se fût faite savetière, et la clientèle de Pinçon, toute de petites gens, resta fidèle à la veuve. Ainsi les quatre petits becs eurent-ils leur pâtée quotidienne.

Du temps s'était écoulé, les petits becs avaient grandi. La Pinçon, au dire des gens, se transformait. C'est une chose étrange : on dit que les vieux époux prennent l'un de l'autre un air de ressemblance. Pinçon étant mort, la chose n'en offrait qu'un plus grand mystère. Avec le temps, disait-on, la Pinçon finissait par ressembler à son mari, elle devenait ce que chacun croyait qu'il serait devenu lui-même, en continuant à vivre. Elle avait pris toutes ses habitudes, jusqu'à celle de fumer la cigarette. Comme lui, elle s'était passionnée pour les oiseaux. Comme il faisait lui-même dans ses loisirs du dimanche, elle fabriquait des cages, qu'elle peignait en vert. Parfois, je la voyais qui, ayant répandu sur un journal étalé sur la table ce qu'il fallait de chènevis et de millet pour ses oiseaux, écrasait la graine avec une bouteille, dont elle se servait comme d'un rouleau. Et cela encore, c'était Pinçon qui le lui avait appris.

Peu de choses en somme étaient changées, et Pinçon revivait. Est-ce là ce qu'on appelle l'amour?

Quand je revenais de l'école, je m'arrêtais souvent sous la fenêtre de la savetière. Elle me donnait un petit morceau d'un gâteau blanc et friable, qu'elle appelait de la « petite galette » et dont, avec la graine, elle nourrissait ses oiseaux chanteurs.

Il n'était point rare qu'aux bruits ordinaires de la cour, se mêlassent les éclats d'une querelle ou même d'une bataille. Des ménages qui, chez eux, manquaient d'espace, venaient ici régler leurs comptes, en plein vent. Mais il n'y avait pas que les mauvais ménages pour mener du train.

Sur cette cour, dans la partie de la maison opposée à celle où nous vivions, donnait la porte pour ainsi dire clandestine, d'un petit café à matelots, à l'enseigne du *Cap de Bonne-Espérance*. L'ordre n'y régnait pas toujours malgré la poigne pourtant virile de la tenancière, une maritorne borgne et fardée, couverte de bagues et de colliers, avec deux grandes boucles d'oreilles qui lui pendaient de chaque côté de la tête comme des poids d'horloge. Et dans la paille blanche de ses cheveux ébouriffés, l'écaillé victorieuse, comme une Samothrace, d'un peigne, qu'un client lui avait rapporté de Séville. Elle passait pour savoir se faire respecter, mais les matelots n'ont jamais eu peur de personne, pas même d'une maquerelle.

L'un d'eux, une fois, passa toute la nuit dehors, cognant à la porte du poing et du pied, en réclamant à

grands cris une certaine Henriette, qui ne se décidait pas à paraître. Il menaçait quiconque l'approcherait d'un couteau ouvert dans sa main. Ivre et désespéré, tantôt il menaçait son Henriette de lui plonger son « lingue » dans le ventre, tantôt il la suppliait avec des larmes, en lui rappelant leurs beaux jours. Toutes sortes de souvenirs se mêlaient à ses menaces et à ses plaintes, en particulier celui d'une grappe de raisin. « Rappelle-toi la grappe, Henriette, rappelle-toi ! Ouvre la porte ! » Mais personne ne répondait, sauf la borgnesse, qui d'une voix de rogomme répétait dans la nuit : « Va-t'en, assassin ! Quitte ! Quitte ! Il n'y a pas ici d'Henriette pour toi — Oh ! maquerelle ! C'est toi qui l'as perdue ! » Et le matelot se reprenait à cogner à la porte à grands coups : « Ouvre, je ne ferai pas de mal ! » C'était sans fin.

Au matin cependant le matelot avait disparu. Tout, dans la cour, avait repris son aspect ordinaire, depuis qu'elle s'était réveillée au chant du marteau de la Pinçon, plus matinal que celui du coq. Avait-il été emmené par les agents de la police ou bien, comme dans la complainte, avait-il regagné son bord en pleurant, en jurant que celui qui le tuerait serait son camarade ? Ivresse et douleur d'une nuit...

— N'allez pas de ce côté ! nous disait ma mère, surtout n'approchez pas ! Ce n'est pas des endroits pour vous !

Il fallait pourtant bien vivre quelque part et il était si difficile de trouver une niche ! Elle le savait bien,

elle qui avait dû si souvent en changer. Et changer de niche, cela se pouvait encore, mais non de quartier. Nous étions prisonniers dans le nôtre, comme le juif dans son ghetto.

C'était, dans la basse ville, la partie la plus vieille, autrefois, il est vrai, la plus noble, devenue la plus «pittoresque» — où, depuis peut-être une centaine d'années, pas une pierre n'avait bougé, sauf par écroulement.

Les maisons du XV^e siècle ont un grand charme, vues de l'extérieur, surtout celles où l'on sait que tel duc ou prince ou, parfois même, le Roy, a couché une nuit, lorsqu'il visitait ses domaines. L'inconvénient commence dès la porte franchie, aux odeurs qui s'en dégagent. Tout notre quartier était fait de la sorte, à l'exception de deux maisons plus récentes. Maisons d'infamie, à grosses lanternes. C'était dans notre rue même.

Je traînais souvent par là, fasciné par la musique. Il arrivait qu'une des pensionnaires, montrant à la fenêtre sa tête fardée et pleine de rubans — dans son genre une tête de fée — m'appelât, en me passant les quelques sous d'une commission, que je courais faire à la galope...

Dirai-je, après cela, l'opprobre qui déshonorait notre quartier et tout spécialement notre rue, l'abjecte rue du Tonneau? Un « voyou de la rue du Tonneau », voilà des termes qui, par la ville, suffisaient bien à nous définir ; nous étions tous logés à la même lanterne. Eh oui ! Nous habitons la rue des «Maisons», nous partici-

pions à tout ce qui s'y faisait de louche et de malhonnête, nous étions les frères d'une société secrète, la société des voyous de la rue du Tonneau. J'en étais un, je le savais. On me l'avait dit plus d'un coup, parfois assez durement pour me faire comprendre que je n'avais qu'à retourner d'où je venais et rejoindre mes «pareils», ce qui n'allait que trop de soi, puisque, là où de telles rebuffades m'étaient faites, je ne trouvais pas mes «semblables». Ces fameux semblables dont, à l'école, on nous prêchait si fort l'amour...

A cette manière d'effroi dont j'étais saisi, aussitôt quittée la rue du Tonneau, et les quelques autres, qui formaient le fond de notre ghetto, comme la petite rue Saint-Jean, l'impasse Grenouillère, la rue des Cordiers, je savais que je venais de franchir la limite qui me séparait de ma terre pour pénétrer en pays ennemi. Et pourtant, il n'en avait pas les apparences. L'ennemi est aussi un homme, c'est la plus triste des choses, et il vit dans des maisons. Je n'étais que sur la place aux Ours. C'était une ancienne petite place. Elle me paraissait immense, dans ses maisons semblables aux nôtres, aussi belles, «plus décoratives» encore, surtout les soirs de fête. Les hommes n'y différaient guère de ceux qui vivaient dans nos rues. Les uns et les autres gagnaient leur vie en travaillant. Toutefois, ceux-ci n'étaient point des voyous. Certes pas ! Comment eût-on pu confondre, avec un voyou de la rue du Tonneau, le vieux père Roussin, serrurier de son état, qu'on avait vu tous les jours, depuis plus de trente ans, debout à sa forge, dès le matin, ou le rempailleur de chaises,

aveugle de naissance, M. Blanchard, qui tenait boutique tout à côté ? L'idée n'en serait venue à personne.

Tout ici respirait l'honnêteté, la décence, il n'y avait point de confusion possible, et les habitants de la place aux Ours eux-mêmes étaient les premiers à marquer, à maintenir la différence. « Attends ton tour ! Allons, es-tu embêtant, tout de même ! », me disait le boucher, le gros Landel, quand je venais chez lui chercher des os, ou des hauts de langue, pour faire la soupe. Mon tour ? Mais c'était mon tour, à mon avis. — Au sien, mon tour était le dernier, et j'attendais...

Comme elle me plaisait, cette place aux Ours ! Comme j'aurais voulu vivre là ! Que d'espace ! Et quel passage ! Toujours on y voyait des gens nouveaux, l'été surtout, de drôles de gens qui ne parlaient point comme nous, qui se promenaient tête nue, qui s'arrêtaient pour photographier quelque chose — ou même, pour peindre. J'avais vu cela. Oui, un jour j'avais vu un homme assis sur un pliant, une toile posée sur un chevalet devant lui, et qui peignait ce qu'il voyait, les belles maisons — et par une espèce de trouée, un morceau de notre cathédrale. J'avais vu... J'avais vu cette chose extraordinaire : des gens qui montaient dans une voiture, pour s'en aller en promenade au bord de la mer, sans doute. Oui, dans la voiture du père Morel, un vieux fiacre, le plus vieux des fiacres, toujours en station, quand c'était le beau temps, devant la boutique de M. Blanchard. J'avais vu cela, en attendant mes os. — Une belle jeune fille, un beau jeune homme... Et fouette cocher !